



**HAL**  
open science

## ”Délivrance ou Indélivrance? -Les passions contradictoires du post-humain chez Michel Houellebecq.”

Charles Ramond

► **To cite this version:**

Charles Ramond. ”Délivrance ou Indélivrance? -Les passions contradictoires du post-humain chez Michel Houellebecq.”. Isabelle Moindrot et Sangkyu Shin. Transhumanités -Fictions, formes et usages de l’humain dans les arts contemporains, L’Harmattan, pp.173-188, 2013, Local et Global, 978-2-343-00836-3. hal-00922959

**HAL Id: hal-00922959**

**<https://hal.science/hal-00922959>**

Submitted on 31 Dec 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[Publié in *Transhumanités –Fictions, formes et usages de l’humain dans les arts contemporains*, Sous la direction de Isabelle MOINDROT et Sangkyu SHIN, Paris : L’Harmattan (« Local et Global »), 2013, p. 173-188]

## **Délivrance ou Indélivrance ?**

**Les passions contradictoires du post-humain chez Michel Houellebecq**

Par Charles RAMOND

La disparition de l’humanité sous sa forme actuelle, et l’avènement d’une « post » ou « trans » humanité font l’essentiel de deux romans de Michel Houellebecq, *Les Particules Élémentaires* (1998) et *La Possibilité d’une Île* (2005) – le second pouvant même être considéré dans une large mesure comme la suite du premier, même s’il présente des personnages différents. *Les Particules Élémentaires* raconte en effet, du point de vue de post-humains écrivant à la fin du XXI<sup>e</sup> siècle, la vie de la dernière génération humaine, et les découvertes scientifiques qui auraient permis à l’humanité de se dépasser elle-même dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, en engendrant délibérément une espèce « post-humaine » délivrée de la souffrance, de la vieillesse et de la mort – une espèce également « trans-humaine » d’ailleurs, car délivrée de la « séparation » qui, sous

toutes ses formes, avait depuis toujours causé le malheur des hommes, « particules élémentaires » condamnées à chercher en vain (notamment dans l'amour) des substituts à la séparation fondamentale qui était leur condition. *La Possibilité d'une île* revient sur la période charnière entre humanité et post-humanité, et lui donne une durée bien plus longue. Deux mille ans après la fin du second millénaire, l'humanité sous la forme que nous lui connaissons aujourd'hui n'a pas totalement disparu (atomisés par les guerres nucléaires de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les hommes, retournés à un état quasi « sauvage », subsistent sous la forme de rares tribus dégénérées), tandis que les « Futurs » ne sont pas encore advenus, ou arrivés. La Terre, ayant subi de considérables bouleversements climatiques et géologiques qui l'ont pratiquement asséchée, est peuplée d'êtres intermédiaires, les « néo-humains », clones des derniers humains du XX<sup>e</sup> siècle, vivant isolés les uns des autres dans des résidences protégées par des clôtures électrifiées infranchissables. Le roman présente en alternance le « récit de vie » à la première personne de l'un des derniers hommes du XX<sup>e</sup> siècle, Daniel, qui a activement participé au basculement de l'humanité vers la post-humanité ; et le « commentaire » de ce récit de vie par deux de ses lointains descendants néo-humains, deux de ses clones successifs, Daniel<sup>24</sup> et Daniel<sup>25</sup>. Par un chiasme qui fait toute l'action du roman, au fur et à mesure que le récit de vie de « Daniel<sup>1</sup> » se fait plus douloureux, plus atroce et plus désespéré, son lointain commentateur et descendant Daniel<sup>25</sup> se sent plus attiré par cette passion. La vie néo-humaine, étale, sans troubles, lui devient intolérable<sup>1</sup>. Il décide alors de sortir de sa résidence protégée, de « faire défection », comme nombre d'autres néo-humains<sup>2</sup>, pour vivre la vie plus riche et moins certaine des derniers des hommes.

---

<sup>1</sup> *LPI*, Daniel<sup>25</sup>, 16, p. 425 : « nostalgie du désir » ; « insoutenable ennui » ; p. 439 : « je pouvais revenir, mais je n'en avais pas envie : cette routine solitaire, uniquement entrecoupée d'échanges intellectuels, qui avait constitué ma vie, qui aurait dû la constituer jusqu'au bout, m'apparaissait à présent insoutenable. »

<sup>2</sup> *LPI*, Daniel<sup>25</sup>, 14, p. 405 : « Contrairement à Marie<sup>23</sup>, Esther<sup>31</sup> pensait que la communauté installée dans la zone n'était pas constituée de sauvages, mais de néo-humains ayant rejeté les enseignements de la Sœur suprême. »

Les deux romans expriment ainsi les rapports entre humanité et post-humanité sous les espèces de la souffrance et de l'ennui, ces deux passions contradictoires qui, selon Schopenhauer, rythmeraient toute vie humaine selon que les désirs y seraient insatisfaits ou satisfaits. Dans *Les Particules Élémentaires*, la post-humanité apparaît préférable à l'humanité ; dans *La Possibilité d'une île*, l'humanité à la post-humanité.

Les deux romans s'achèvent de façon extérieurement identique, issues fatales de trajectoires intérieurement opposées : les personnages principaux s'abiment dans « la mer », Michel enfin délivré de l'humanité et de ses souffrances, Daniel<sup>25</sup> enfin « indélicé<sup>3</sup> », c'est-à-dire délivré de la « néo-humanité » et de son ennui, à nouveau esclave. On pourrait conclure, à partir de là, que les deux romans pris ensemble présentent de façon équilibrée la structure de « *double bind* » caractéristique des désirs humains. Et bien sûr il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'une vision à ce point pessimiste de l'humanité se plaise à constater que les hommes ne peuvent en aucun cas sortir de leurs souffrances, puisque la délivrance post-humaine les ferait plus souffrir encore que la servitude humaine. Mais, outre qu'il y aurait quelque incongruité à vouloir transformer un romancier en philosophe, et une telle matière romanesque en un raisonnement si court, il me semble que *Les Particules Élémentaires* et *La Possibilité d'une île* montrent suffisamment de différences, dans les descriptions de la post-humanité, des circonstances qui y conduisent, et des personnages qui favorisent ce passage, et, plus généralement, dans les formes mêmes de leurs narrations respectives et dans leur rapport à la vérité, pour qu'on puisse rompre dans une certaine mesure cette symétrie apparente dans la valorisation par Houellebecq de l'humanité et de la post-humanité – l'adieu à l'humanité des *Particules élémentaires* trouvant facilement, sur tous les plans, une justesse et une évidence qui semblent souvent se dérober dans l'adieu à la post-humanité de *La Possibilité d'une île*.

---

<sup>3</sup> LPI, Épilogue, p. 484.

\* \* \*

LES NÉO-HUMAINS. Dans *Les Particules Élémentaires*, les successeurs de l'humanité ne sont ni nommés ni décrits. Le roman est entièrement écrit de leur point de vue, à la troisième personne, au passé, comme une sorte de chronique ou d'Évangile qui raconterait la vie du fondateur-créateur de la nouvelle espèce, Michel Djerzinski (on entend d'ailleurs vaguement « Jésus-Christ » dans « Djerzinski »). Le point de vue omniscient des post-humains (appelons-les ainsi par commodité) se manifeste dans un certain nombre de remarques qui en soulignent la supériorité et la postériorité, toujours dans un « savoir de la dernière fois » – l'ensemble du roman n'étant d'ailleurs lui-même qu'un « savoir de la dernière fois » – inaccessibles par définition aux personnages au moment où ils vivent ces « dernières fois » : « Michel est en train de vivre son dernier été à Charny, *mais il ne le sait pas encore* » ; « Ils se quittèrent sur le quai de la gare de Nice. *Ils ne le savaient pas encore*, mais ils ne devaient jamais se revoir »<sup>4</sup>.

Les post-humains, toujours discrètement présents, n'interviennent explicitement que dans le *Prologue* et dans l'*Épilogue* du roman. Houellebecq les fait s'exprimer à la première personne du pluriel (« nous »...), choix très naturel et convaincant pour des êtres post-humains qui ont justement vaincu la séparation, et donc dépassé la subjectivité. Dans ces deux passages qui encadrent le roman et lui donnent sa signification, faisant de lui tout autre chose que l'étude sociologique qu'on a parfois voulu y lire, les interventions des post-humains consistent en des textes d'une beauté et d'une majesté toutes particulières, que ce soit dans le poème du *Prologue*, ou dans les dernières lignes de l'*Épilogue*<sup>5</sup>. Les post-humains

---

<sup>4</sup> LPE, resp. p. 43 et p. 327 ; voir aussi : « [Michel] *ne se doutait pas encore* qu'il allait rester dans cette résidence pendant plus de huit ans » (*ibid.*, p. 113) ; « Leur époque *allait bientôt réussir* cette transformation inédite : noyer le sentiment tragique de la mort dans la sensation plus générale et plus flasque du vieillissement. » (*ibid.*, p. 151). [Souligné CR dans tous les cas.]

<sup>5</sup> LPE, Prologue : « *Nous vivons aujourd'hui sous un tout nouveau règne, / Et l'entrelacement des circonstances enveloppe nos corps, / Baigne nos corps, / Dans un halo de joie. [...]* » ; LPE, Épilogue : « Au moment où ses derniers représentants vont s'éteindre, nous estimons légitime de rendre à l'humanité ce dernier hommage ; hommage qui, lui aussi, finira par s'effacer et se perdre dans les sables du temps ; il est cependant nécessaire que cet hommage, au moins

sont comme des anges ou des « dieux », qui vivraient dans une sorte de paradis<sup>6</sup>, comparable aux « paradis » touristiques flottants que les hommes avaient su construire et décrire dans leurs dernières années<sup>7</sup>, ou au *Meilleur des Mondes* de Huxley, présenté par Bruno, le frère instable de Michel, comme une anticipation du « paradis » auquel aurait toujours aspiré l'humanité<sup>8</sup>. Dans *Les Particules Élémentaires* en effet, l'espèce post et trans-humaine ne diffère pas extérieurement de l'espèce humaine, puisque la découverte de Michel Djerzinski est la « réplique parfaite », qui a permis à l'humanité de construire des hommes qui ne vieilliraient plus, mais qui, à cela près, resteraient éternellement à l'image de leurs créateurs<sup>9</sup>.

Au-delà de ces quelques indications, la description des post-humains, dans *Les Particules Élémentaires*, est assez prudemment lacunaire. Houellebecq ne les nomme pas vraiment, et évite de préciser s'ils sont tous du même âge ou pas, dans l'âge adulte ou pas, sexués ou pas. Nous entendons leur voix, sans les voir face à

---

une fois, ait été accompli. Ce livre est dédié à l'homme. »

<sup>6</sup> *LPE*, p. 394 : « Aux humains de l'ancienne race, notre monde fait l'effet d'un paradis. Il nous arrive d'ailleurs parfois de nous qualifier nous-mêmes – sur un mode, il est vrai, légèrement humoristique – de ce nom de « dieux » qui les avait tant fait rêver. »

<sup>7</sup> *LPE*, p. 282 : « La firme TMR ambitionnait, à travers le lancement du *Costa Romantica*, de créer une nouvelle norme institutionnelle dans le domaine des croisières de luxe. Ce navire était décrit sous les traits d'un *authentique paradis flottant*. Voici comment pouvaient se dérouler – il ne tenait qu'à lui – les premiers instants de sa croisière : « D'abord vous pénétrerez dans le grand hall inondé de soleil, sous l'immense coupole de verre. Par les ascenseurs panoramiques, vous monterez jusqu'au pont supérieur. Là, depuis l'immense verrière de la proue, vous pourrez contempler la mer *comme sur un écran géant*. » La dérision du paradis apparaît également dans le projet de scénario du frère de Michel, Bruno, qui a obtenu une permission de sortie de l'asile où il est interné pour pouvoir assister à l'enterrement de leur mère : « J'ai écrit un scénario de film paradisiaque sur le thème de la Jérusalem nouvelle. Le film se passe dans une île entièrement peuplée par des femmes nues et des chiens de petite taille. [...] – Donc ils te laissent écrire..., dit doucement Michel. » (*LPE*, p. 321-322).

<sup>8</sup> *LPE*, p. 194-196 : « J'ai toujours été frappé [...] par l'extraordinaire justesse des prédictions faites par Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes*. [...] La société décrite par *Brave New World* est une société heureuse, dont ont disparu la tragédie et les sentiments extrêmes. [...] Sur tous les points – contrôle génétique, liberté sexuelle, lutte contre le vieillissement, civilisation des loisirs, *Brave New World* est pour nous un *paradis* [souligné CR], c'est en fait exactement le monde que nous essayons, jusqu'à présent sans succès, d'atteindre. »

<sup>9</sup> *LPE*, p. 392 : « La création du premier être, premier représentant d'une nouvelle espèce intelligente créée par l'homme "à son image et à sa ressemblance", eut lieu le 27 mars 2029, vingt ans jour pour jour après la disparition de Michel Djerzinski. »

face. Dans *La Possibilité d'une île*, les choses sont un peu plus compliquées. Les clones portent le nom générique de « néo-humains », par où l'on voit qu'ils touchent encore d'assez près à l'humain, tandis que les post-humains des *Particules élémentaires* étaient plus proches d'anges ou de « dieux ». Ils n'habitent pas un « paradis », mais une terre dévastée et hostile. Ils sont sexués (même s'ils n'ont plus d'activités sexuelles ou reproductrices), séparés les uns des autres par de grandes distances, en communication toujours virtuelle. Enfin, ils s'expriment à la première personne du singulier, et non pas du pluriel<sup>10</sup>.

Toutes ces précisions empêchent paradoxalement de comprendre ce qui sépare ces néo-humains des humains, et pourquoi. Les néo-humains, du fait de la modification de leur code génétique qui leur permet de se dispenser du cycle de la nutrition et de la digestion, et de vivre comme les plantes d'un peu d'eau et de sel, sont sans doute supérieurs aux humains par leurs performances physiques<sup>11</sup>. Mais ils restent, comme les humains, sensibles au froid, à la fatigue, à la chaleur, à la douleur. Du sang circule dans leur corps. Daniel25 a besoin de jumelles pour voir de loin, son ouïe est inférieure à celle de son chien Fox, l'odeur de son corps est de plus en plus forte lors de son périple final. Surtout, les néo-humains ne sont pas immortels, mais risquent toujours d'être tués par des « sauvages » humains, ou par des bêtes. Bref, les néo-humains sont comme des hommes un peu améliorés, sans doute, mais sans que cette rupture donne vraiment l'impression qu'on a affaire à une nouvelle espèce. Daniel25, assez significativement, éprouve d'ailleurs en un passage de son « commentaire » le besoin de justifier par le côté « conservateur » des néo-humains le caractère somme toute minimale de ces métamorphoses<sup>12</sup>.

---

<sup>10</sup> *LPI*, p. 26 : « Regarde les petits êtres qui bougent dans le lointain ; regarde. Ce sont des hommes. / Dans la lumière qui décline, j'assiste sans regret à la disparition de l'espèce. » [Souligné CR]

<sup>11</sup> *LPI*, Épilogue, p. 448 : « Ma constitution biochimique me donnait, j'en prenais conscience à mesure que se poursuivait notre route, une résistance exceptionnelle, une facilité d'adaptation aux différents milieux qui n'avait pas son équivalent dans le monde animal. »

<sup>12</sup> *LPI*, Daniel25, 15, p. 414 : « Depuis la Rectification Génétique Standard, qui fit de nous la première espèce animale autotrophe, aucune modification d'une ampleur comparable n'a été

Les néo-humains sont là pour préparer le règne des « Futurs », horizon de moins en moins probable au fur et à mesure que le roman avance. À la différence de ce qui se passe dans *Les Particules Élémentaires*, on sent, dans *La Possibilité d'une île*, quelque embarras dans la distribution des rôles. Deux mille ans après le grand basculement vers la post-humanité, les humains sont toujours là, les néo-humains en sont encore assez proches, et les Futurs se font attendre, sans jamais intervenir ou prendre la parole. Alors que tout sonne juste dans *Les Particules Élémentaires*, certains détails de *La Possibilité d'une île* en deviennent peu vraisemblables. Vingt siècles après la dégénérescence de l'humanité, les appareils de cuisine, les cartouches, et même les centrales électriques fonctionnent encore : « Parvenu à la hauteur de l'embalse de Negratin, je marquai une halte brève. Les gigantesques turbines du barrage tournaient au ralenti ; elles n'alimentaient plus qu'une rangée de lampadaires au sodium qui s'alignaient inutilement le long de l'autoroute entre Grenade et Alicante.<sup>13</sup> » La scène est très belle, mais autant elle aurait été à la rigueur acceptable quelques années après un conflit nucléaire et un bouleversement complet de l'humanité, autant elle parasite à la lecture, si l'on y injecte l'épaisseur des siècles, la différence entre humains et néo-humains. Pour avoir construit des machines (et même des lampadaires) si extraordinairement durables, ne fallait-il pas que l'humanité, dans ses derniers stades, ait déjà atteint la post-humanité ? Le narrateur peut bien endosser la surprise<sup>14</sup> ou la perplexité du lecteur devant un tel phénomène, il ne la fait pas entièrement disparaître.

\* \* \*

---

mise en chantier. Des projets ont été soumis à notre approbation par les instances scientifiques de la Cité centrale, proposant par exemple de développer notre aptitude au vol, ou à la survie dans les milieux sous-marins ; ils ont été débattus, longuement débattus, avant d'être finalement rejetés. »

<sup>13</sup> *LPI*, Épilogue, p. 444-445.

<sup>14</sup> *LPI*, Épilogue, p. 444 : « C'était pour moi une *surprise constante* [souligné CR] de constater qu'une grande partie des équipements construits par les hommes étaient encore, plusieurs siècles après, en état de marche – les centrales électriques elles-mêmes continuaient à débiter des milliers de kilowatts qui n'étaient utilisés par personne. »

LES RÉCITS DE VIES. La construction narrative générale du roman ne va pas non plus sans quelque complication. Récit omniscient de la fin de l'humanité, raconté par les post-humains, ou de leur point de vue, *Les Particules Élémentaires* se donnait d'emblée des solutions simples et élégantes aux difficiles questions de construction que pose tout roman de la fin de l'homme. Qui écrit ? À quel moment ? Pour quel lecteur ? Dans quel but ? Comment le texte a-t-il été transmis ? Que savent et qu'ignorent, d'eux-mêmes et de leur destin, les protagonistes ? Quelle anticipation et quelle mémoire peut-on conserver et transmettre d'un tel événement ? Dans l'Épilogue des *Particules élémentaires*, les anges narrateurs présentaient le reste de l'ouvrage comme une « fiction » ou une « reconstitution crédible » de ce qu'avait été la fin de l'humanité, comme un témoignage ultime, une archive, un « hommage » (c'était le cas d'employer le terme) qui ne pouvait avoir été écrit qu'une seule fois, en cette année 2079 assez proche de la mutation pour que le souvenir en soit assez vif, mais suffisamment après elle pour qu'on puisse juger de son caractère définitif<sup>15</sup>. La structure narrative de *La Possibilité d'une Île* est bien plus complexe. Au lieu d'être rapidement réglée dans un Prologue ou dans un Épilogue, la question de la nature même du texte y devient progressivement un problème central, obsédant et difficile. Dans un premier temps, nous lisons le « récit de vie » entièrement au passé de Daniel, un des derniers humains, et les « commentaires » qu'en donne, chapitre après chapitre, son lointain descendant Daniel<sup>25</sup>, clone néo-humain. Peu à peu, le « récit de vie » de Daniel en vient à expliquer dans quelles circonstances et pourquoi ce même « récit de vie » a été entrepris. Dans une boucle comparable à celle de la *Recherche du Temps Perdu*<sup>16</sup>, nous découvrons alors au cours du roman les raisons pour lesquelles il a été écrit – ou, plus exactement, nous découvrons que ce « récit de vie » n'avait d'autre objet que de raconter et justifier

---

<sup>15</sup> Dans *LPE*, la création du premier post-humain est datée de l'an 2029 (p. 392), et les anges situent le présent de leur narration « près de cinquante ans plus tard » (p. 393).

<sup>16</sup> Cité dans *LPI*, Daniel<sup>24</sup>, 7, p. 93.

sa propre genèse. Ancien comique médiatique, « bouffon<sup>17</sup> » à succès de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, Daniel a été attiré, puis séduit intellectuellement par Vincent, le chef de l'Église Élohimate, qui s'est donné pour mission la fin de l'humanité mortelle et le passage, par clonage, à une néo-humanité immortelle. L'entreprise, au départ, est entièrement scientifique et technique. Un peu par hasard, Daniel propose à Vincent d'écrire le récit de sa propre vie. Cette suggestion est d'abord acceptée à titre d'archive ou de témoignage personnel, puis de « palliatif », dans l'attente des succès du clonage proprement dit<sup>18</sup>. Dans le projet de « répliquer » des individus, le « récit de vie » pourrait en effet jouer un rôle important. Il rassemble, ravive, organise des souvenirs, un caractère, une personnalité, il contribue à forger ce que nous appellerions peut-être une « identité narrative ». Le clone d'un individu ayant écrit son « récit de vie » serait sans doute de meilleure qualité que celui d'un individu plus dispersé, à la mémoire lacunaire ou moins cohérente. Le « récit de vie » apparaît ainsi peu à peu, aux chefs de l'Église Élohimate, comme un élément central de la préparation au clonage, et donc de la mutation de l'humanité vers la néo-humanité. Pour son caractère en outre intrinsèquement apaisant et éclairant, le « récit de vie » devient alors, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, un exercice obligé pour les « aspirants à l'immortalité ».<sup>19</sup>

D'abord « témoignages », puis « palliatifs », puis « préparations » à la venue des néo-humains, les « récits de vies », en tant qu'ils sont des récits de « conversions » à l'Église Élohimate, deviennent même son principal outil, son principal vecteur de diffusion. La valeur d'exemple ou de modèle des « vies des saints » dans la tradition catholique, ou de la vie du Christ en général dans la tradition chrétienne, se trouve démultipliée dans une société que la connexion généralisée a rendue très sensible au mimétisme de masse. Et dans cette entreprise de conversion généralisée de l'humanité à l'Église Élohimate, c'est-à-dire

---

<sup>17</sup> C'est la merveilleuse entame du récit de vie de Daniel, *LPI*, Daniel1, 1, p. 19 : « Comme ils restent présents à ma mémoire, les premiers instants de ma vocation de bouffon ! »

<sup>18</sup> *LPI*, Daniel25, 7, p. 310.

<sup>19</sup> *LPI*, Daniel1, 21, p. 348.

à la construction de la post-humanité, le « récit de vie » de Daniel sera d'autant plus efficace que ce dernier est déjà, au moment où il entreprend son récit, un auteur très célèbre.<sup>20</sup> Le récit de vie de Daniel, qui n'apparaissait au début du roman que comme une autobiographie parmi bien d'autres possibles, se révèle ainsi peu à peu l'arme par laquelle l'humanité va être détruite, l'arme, donc, d'un très délibéré « crime contre l'humanité » : « Vincent avait raison : mon récit de vie, une fois diffusé et commenté, allait mettre fin à l'humanité telle que nous la connaissions. Mon commanditaire, pour parler en termes mafieux (et il s'agissait bel et bien d'un crime, et même, en termes propres, d'un crime contre l'humanité) pouvait être satisfait. L'homme allait bifurquer ; il allait se convertir ».<sup>21</sup>

Pour originale et puissante que soit cette liaison de la néo-humanité à la rédaction et au commentaire de « récits de vies » des derniers humains, elle engendre ou laisse subsister, dans *La Possibilité d'une Île*, un certain nombre de difficultés. D'abord, de façon un peu étonnante, les « récits de vies » des fondateurs des lignées de clones-successeurs reçoivent après la mutation une valorisation toute contraire à celle qui avait été la leur au moment où la mutation avait lieu. La lecture et le commentaire du récit de vie de leur ancêtre commun (les deux premières parties du roman portent respectivement pour titre « Commentaire de Daniel<sup>24</sup> » et « Commentaire de Daniel<sup>25</sup> ») auraient pu être pour ses successeurs néo-humains un exercice comparable à celui des moines qui, pendant notre Moyen Âge, avaient transmis les manuscrits des auteurs antiques en les recopiant et en les commentant, ou une sorte d'hommage pieux, comme lorsqu'on lit un passage des *Évangiles* pendant la Messe, ou lorsque l'on commémore une Révolution et ses héros lors d'une Fête Nationale. Mais *La Possibilité d'une Île* ne valide aucune de ces hypothèses. Bien loin d'être valorisés, les récits de vies des derniers humains doivent être commentés par les néo-humains comme des repoussoirs, comme des traces lointaines de ce qu'il ne

---

<sup>20</sup> *LPI*, Daniel1, 25, p. 400-401.

<sup>21</sup> *LPI*, Daniel1, 27, p. 418.

faudrait plus être ou plus faire<sup>22</sup>. On devine aisément la suite : le commentaire des récits de vie entraînera peu à peu chez les clones-successeurs une curiosité teintée de nostalgie pour ces rires, ces larmes et ces désirs dont ils se savent maintenant dépourvus<sup>23</sup>. Mais ce retournement n'est obtenu qu'au prix de deux entorses à la vraisemblance : la dévalorisation des récits de vie des fondateurs de lignées, qui auraient dû être au contraire valorisés puisqu'ils avaient ouvert la voie à la néo-humanité, et la naïveté de la Sœur suprême, qui pouvait difficilement ignorer, en faisant du commentaire des récits de vies de leurs prédécesseurs humains un des « piliers de la foi » des néo-humains, qu'on s'intéresse forcément à ce que l'on fréquente régulièrement.

Une autre difficulté narrative ne se voit résolue que d'extrême justesse, à la toute fin du roman. Daniel25 a décidé de faire défection. Il quitte sa résidence protégée (c'est le Commentaire Final et l'Épilogue de *La Possibilité d'une île*), et entame la longue marche qui va le conduire, à travers des forêts, des montagnes, des déserts, à la mer et à « l'indélivrance » de la vraie vie. Toute cette dernière partie du roman est à la première personne du singulier (« Lorsque j'actionnai le dispositif de déverrouillage, <Fox> me jeta un regard surpris »<sup>24</sup>), si bien qu'assez rapidement, le lecteur se demande quand, et sur quel support, ce récit de l'adieu à la néo-humanité a bien pu être écrit et transmis par Daniel25, de plus en plus solitaire sur une Terre désertique et immense. La vraisemblance narrative n'est rétablie qu'au moment où Daniel25 trouve par hasard, par terre, un message laissé par une autre néo-humaine, Marie23, qui a également fait défection. Placé dans un tube de métal, rédigé sur des feuilles de plastique « fin, transparent, indéchirable », le message avait toutes les chances de se conserver longtemps, d'être trouvé, et transmis. Le lecteur comprend aussitôt que le récit ultime de Daniel25 aura été rédigé, conservé et transmis de façon analogue. Ce message « destiné à personne », témoignant de la volonté « absurde ou sublime » chez les

---

<sup>22</sup> *LPI*, Daniel25, 1, p. 183. Voir également *LPI*, Daniel24, 8, p. 102 §1.

<sup>23</sup> *LPI*, Daniel24, 4, p. 63-64.

<sup>24</sup> *LPI*, Épilogue, p. 437.

humains, de « laisser une trace », a en effet toutes les caractéristiques du livre qu'il a entre les mains, et dont il a bien failli ne jamais recevoir les dernières pages.

\* \* \*

*LES PERSONNAGES, LA VÉRITÉ.* Par certains côtés, *Les Particules Élémentaires* et *La Possibilité d'une Île* relèvent sans doute de la science fiction : l'action se situe dans le futur, l'état de la science est très différent de celui que nous connaissons, les hommes engendrent une nouvelle espèce... Pourtant, ces deux récits de la fin de l'humanité, dans les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, ont sans aucun doute une ambition de vérité sur notre époque, et sur l'humanité en général. Dès les premières pages des *Particules Élémentaires*, la fin de l'humanité est inscrite dans l'histoire humaine, et légitimée, comme la dernière des grandes « mutations métaphysiques » qui avaient en effet renversé des civilisations au faîte de leur puissance matérielle et spirituelle. Un chrétien pouvait à peine comprendre les croyances d'un citoyen romain, un moderne à peine la foi d'un chrétien. De même, les post-humains peuvent à peine comprendre, pour peu de temps encore, les désirs et les comportements d'hommes ayant toujours vécu dans la séparation, la souffrance, la peur et finalement la mort. Dans les deux romans, les « mensonges » de l'humanité à elle-même sont inlassablement présentés, dénoncés, raillés. Dans les deux romans, les personnages principaux accèdent à une « compréhension » existentielle sur l'homme, qui modifie définitivement leurs conceptions et leurs vies. Michel voit les ossements de sa grand-mère, vingt ans après son enterrement, à l'occasion d'un transfert de sépulture : « Il avait vu le crâne souillé de terre, aux orbites vides, dont pendaient des paquets de cheveux blancs. Il avait vu les vertèbres éparpillées, mélangées à la terre. Il avait *compris*.<sup>25</sup> » Daniel arrive au terme de son périple, devant la mer : « Je *compris*, alors, pourquoi la Sœur suprême insistait sur l'étude du récit de vie de nos prédécesseurs humains ;

---

<sup>25</sup> *LPE*, p. 286. [Souligné CR]

je *compris* le but qu'elle cherchait à atteindre. Je *compris*, aussi, pourquoi ce but ne serait jamais atteint. »<sup>26</sup>

Avec la même ambition de dire la vérité sur les passions contraires des humains et des néo-humains, les deux romans parviennent cependant à des résultats assez différents, du fait des différences profondes qui distinguent leurs personnages principaux, et qui touchent de ce fait à la nature même de ce qui peut y être énoncé. Dans *Les Particules Élémentaires*, Michel Djerzinski est un biologiste « de premier plan ». Son environnement est celui des unités de recherches, des laboratoires, des publications savantes. Il est plongé de part en part dans la rationalité et dans la recherche de la vérité. La création de la post-humanité advient, dans le roman, de façon strictement rationnelle, à la suite de découvertes scientifiques devant lesquelles les savants d'abord, puis toute l'humanité ne peuvent que s'incliner, et s'inclinent en effet. Comme le déclare Despléchin, son ancien patron, « aucune puissance économique, politique, sociale ou religieuse n'est capable de tenir face à l'évidence de la certitude rationnelle »<sup>27</sup>. Surtout, Michel, comme une sorte de personnage christique, a renoncé au mimétisme, à la concurrence et à la violence sous toutes leurs formes. Sa vie matérielle est modeste, presque ascétique. Décrit comme « exception » à la règle universelle de la recherche du plaisir<sup>28</sup>, vivant une profonde et magnifique histoire d'amour avec Annabelle, il renonce pourtant à elle dans une scène centrale et symbolique du roman, en déclinant, lors d'un « bal », l'invitation à danser qu'elle lui adresse comme un appel au secours au moment où elle sent qu'elle risque d'être séduite par un jeune homme beau et satanique, sur lequel convergent tous les désirs. Michel refusera de « rejoindre le groupe » et d'« entrer dans la danse », il renoncera pour cela à la femme qui l'aime et qu'il aime. L'adieu à l'humanité, dans *Les Particules Élémentaires*, est donc porté par le personnage le plus intègre et le plus noble qui soit.

---

<sup>26</sup> *LPI*, Épilogue, p. 483. [Souligné CR]

<sup>27</sup> *LPE*, p. 334.

<sup>28</sup> *LPE*, p. 264.

Il en va tout différemment de Daniel, le personnage central de *La Possibilité d'une Île*. Daniel est un « bouffon », un artiste médiatique et cynique, qui compose avec un succès croissant des spectacles toujours à la limite du scandale acceptable par le public. Sa richesse et sa célébrité sont les résultats de sa pleine participation au monde du mimétisme et de la concurrence. L'Église Élohimique le recrute précisément pour ses capacités à entraîner les masses. La création de la néo-humanité, dans *La Possibilité d'une Île*, doit sans doute beaucoup à la science, mais s'appuie également sur d'intenses campagnes de publicité, des recrutements et des cérémonies sectaires, bref, sur tout l'attirail et l'appareil de la foi. Daniel est sans doute en quête de certaines vérités sur l'humanité, mais, s'il lui arrive de se voir décerner des brevets « d'honnêteté<sup>29</sup> », il sait très bien qu'il est resté fondamentalement un manipulateur, et les descriptions qu'il donne de ses obsessions et de ses performances sexuelles ont un aspect parfois peu vraisemblable.

L'opposition entre les personnages principaux des deux romans (qui s'étend à leurs compagnes, Annabelle, dans *Les Particules Élémentaires*, étant un personnage intense et profond, là où Esther, dans *La Possibilité d'une Île*, est seulement sexy et insaisissable) entraîne ici aussi des conséquences sur la substance littéraire même des deux romans, et donc des deux adieux symétriques à l'humanité et à la néo-humanité. Michel, dans *Les Particules Élémentaires*, est décrit de l'extérieur, au passé, comme tous les autres personnages et événements du roman, par les anges ou « dieux » de la post-humanité. Ces anges ou dieux sont au-delà de l'humain, il n'y a donc dans le roman aucun obstacle littéraire à ce que les descriptions qu'ils donnent de l'adieu à l'humanité atteignent des sommets de beauté et d'intensité. C'est même logique, lorsqu'ils parlent de celui qui leur a donné naissance. Dans *La Possibilité d'une Île*, au contraire, le récit est fait à la première personne par Daniel, individu certes astucieux et cynique, mais fondamentalement limité du point de vue littéraire et même intellectuel, comme il

---

<sup>29</sup> *LPI*, Daniel1, 25, p. 400 ; Daniel25, 17, p. 429.

le reconnaît souvent et volontiers<sup>30</sup>. Dans un passage très significatif, Daniel évoque « La mort des pauvres », de Baudelaire (« *C'est la mort qui console, hélas ! Et qui fait vivre* »), ce poème de l'indélivrance, dont il déclare que sa vie n'a été en gros que le commentaire. Mais devant des vers à ce point « sublimes », il ne peut que « hocher la tête » : « Je hochai la tête ; que pouvais-je faire d'autre ? »<sup>31</sup>. Comme on bride parfois un moteur puissant, Houellebecq a donc bridé son écriture, dans *La Possibilité d'une île*, en confiant une grande partie du roman, à la première personne, à un auteur plutôt médiocre, sous la plume duquel il aurait été illogique de faire jaillir, non seulement des vérités trop hautes, mais aussi des passages trop beaux, à l'exemple de ceux qu'on trouve parfois dans le bouleversant chef-d'œuvre que constituent *Les Particules Élémentaires*<sup>32</sup>.

Ainsi, la symétrie des deux romans est loin d'être entière. L'adieu à l'humanité souffrante et séparée, la délivrance, dans *Les Particules Élémentaires*, se fait avec aisance, profondeur, justesse et liberté de ton. Le renoncement à la néo-humanité, à l'ennuyeux paradis de la réplication parfaite et de l'immortalité, dans *La Possibilité d'une île*, bute en revanche sur des problèmes d'énonciation, de vraisemblance, de logique narrative. Sans doute trouvent-ils, plus ou moins, leurs solutions. Mais on y sent l'auteur moins à l'aise, comme gêné aux entournures – peut-être parce que l'ennui du paradis, avec son amour corollaire pour l'homme tel qu'il est dans sa finitude, etc., est au fond un thème peut-être un peu plus convenu (et un peu plus convenable) que l'évocation du « secret soulagement » avec lequel les humains pourraient « consentir à leur propre disparition »<sup>33</sup>.

---

<sup>30</sup> *LPI*, Daniel1, 26, p. 412 : « Je ressentis aussitôt une certaine tristesse à constater que je n'avais toujours pas renoncé à être ce que j'avais été, tout au long de ma carrière : une espèce de Zarathoustra des classes moyennes. »

<sup>31</sup> *LPI*, Daniel1, 26, p. 409.

<sup>32</sup> Je pense, parmi d'autres nombreux exemples, au chapitre 19 de la seconde partie (p. 295-297), ou au chapitre 4 de la 3<sup>ème</sup> partie (p. 356-358).

<sup>33</sup> *LPE*, p. 393.